



Handwritten signature or mark in blue ink.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

DICTIONNAIRE
DES ANTIQUITÉS
GRECQUES ET ROMAINES

D'APRES LES TEXTES ET LES MONUMENTS

CONTENANT L'EXPLICATION DES TERMES

QUI SE RAPPORTENT AUX MŒURS, AUX INSTITUTIONS, A LA RELIGION
AUX ARTS, AUX SCIENCES, AU COSTUME, AU MOBILIER, A LA GUERRE, A LA MARINE, AUX MÉTIERS
AUX MONNAIES, POIDS ET MESURES, ETC., ETC.

ET EN GÉNÉRAL A LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES ANCIENS

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS SPÉCIAUX, D'ARCHÉOLOGUES ET DE PROFESSEURS

SOUS LA DIRECTION DE

MM. CH. DAREMBERG ET EDM. SAGLIO

ET ENRICHIS DE 3000 FIGURES D'APRÈS L'ANTIQUE

DESSINÉES PAR P. SELIER ET GRAVÉES PAR M. RAPINE

Il est à peine nécessaire de montrer l'utilité de ce livre attendu depuis si longtemps. Quel que soit en France l'état des lettres grecques et latines, peu de personnes possèdent des notions claires et exactes sur la société antique. Les recherches sur ce sujet restent en dehors des études et des lectures habituelles. Ni les lexiques, où l'on ne trouve guère que le sens littéral des mots, ni les ouvrages historiques, qui donnent la plus grande importance aux événements, ne fournissent sur la vie journalière, publique ou privée, des Grecs et des Romains, les renseignements qu'on trouvera rassemblés dans cet ouvrage.

Un dictionnaire des antiquités est encore, malgré ce qu'on a pu amasser jusqu'à nos jours de patientes et ingénieuses observations, une collection de problèmes quelquefois insolubles parce que les renseignements sont entièrement défaut, et presque toujours d'une explication difficile ou douteuse parce qu'ils sont insuffisants. Pour avoir du plus petit fait une idée approchant de la vérité, ce n'est pas trop de joindre aux témoignages des auteurs grecs et latins les commentaires des savants modernes et d'y ajouter, toutes les fois qu'il en existe, les monuments figurés. Ces divers genres de preuve, qui s'appuient et se contrôlent, sont réunis sous la forme abrégée qui s'accommode le mieux aux besoins d'un plus grand nombre de personnes, dans notre Dictionnaire des antiquités, mais sans qu'on ait rien négligé de ce qui peut être considéré comme désormais acquis à la science.

On s'est efforcé d'en faire un livre qui fût pour tout le monde d'une lecture facile, une aide pour tous ceux qui voudraient entrer dans l'étude des mœurs antiques plus avant qu'on ne le fait dans les classes, en même temps qu'un instrument de travail pour ceux qui s'occupent particulièrement de l'antiquité. Le texte a été à dessein dé-

entièrement distinctes, deux traditions indépendantes qui, même dans le drame de Schiller, représentent deux courants épiques traversant l'œuvre sans se confondre; ils ne se rejoignent à proprement dire qu'au chemin de Küssnacht, alors que Tell, en accomplissant sa vindicte personnelle, précipite l'explosion de la révolte qu'on avait résolu, d'un commun accord, d'ajourner à Noël (1). Schiller, il est vrai, relève vite ses héros de cette défaillance, non sans accentuer par là même encore la contradiction. « Qui doit vous sauver? » dit le vieux banneret, à son lit de mort. — « Nous-mêmes, répond Walther Fürst; entre les trois cantons l'alliance est conclue. » — « Et les nobles, prennent-ils part à cette alliance? » — « Le paysan seul, pour l'heure, l'a jurée. » A ce mot, Attinghausen se redresse lentement, avec une expression de surprise profonde : « Le paysan a osé une telle action avec ses seules ressources, sans l'appui des nobles! Il a eu cette confiance dans ses propres forces! Oh! alors, il n'a plus besoin de nous; nous pouvons descendre consolés dans la tombe; il nous survivra. » Suit la splendide prophétie où se résume toute l'histoire ultérieure des cantons : « Le noble descend de ses antiques *burgs*, et prête aux villes son serment de bourgeoisie; déjà dans l'Uechtland, dans la Thurgovie, c'est commencé. La noble Berne élève sa tête dominatrice; Fribourg est une sûre forteresse de la liberté; Zürich la vive érige ses corps de métiers en milices guerrières... » Puis vient la vision de Morgarten, de Sempach, de Naefels : « Je vois les princes et les nobles seigneurs s'avancer couverts de leurs armures pour subjuguier un paisible peuple de bergers. C'est une lutte à mort, où s'illustre maint défilé. Le paysan se précipite, victime volontaire, la poitrine nue, au beau milieu de la forêt de lances! Il brise l'obstacle, et la fleur de la noblesse tombe; la liberté victorieuse élève sa bannière! » Le vieillard saisit les mains de Walther Fürst et de Stauffacher : « Pour cela, ajoute-t-il, soyez unis; placez des fanaux sur vos montagnes, afin que l'alliance rejoigne rapidement l'alliance... Soyez unis, unis, unis... » Et là-dessus il retombe expirant.

Le type de l'archer d'Uri, en passant d'une version légendaire à l'autre, a subi plus d'une transformation. Dans le *Livre blanc*, Tell n'est qu'un homme *simple*, doué de plus de courage que de réflexion, agissant d'instinct et d'emportement. Comme la plupart des paysans de son époque, il n'a d'autre nom que celui qu'il a reçu de l'église dans le baptême. On l'appelle *Guillaume*, et quelquefois *Guillaume d'Uri*. *Tell* est un sobriquet, tiré de l'ancien mot *tallen*, qui signifie : parler, agir puérilement et à l'étourdie (2). Dans la vieille chronique, le rustre, accusé de n'avoir pas salué le chapeau, allègue tout d'abord sa pauvreté d'esprit et son ignorance : « Pardonnez-moi, seigneur, dit-il à Gessler, j'ai péché par inadvertance. Si j'étais avisé, on ne me nommerait pas *Tell* (c'est-à-dire *le simple*) (3). » Voilà quel était, originairement, le caractère assigné au héros. Porter le surnom de Tell, c'était passer pour un être naïf, un cerveau mal équilibré, un rêveur, un poète peut-être. M. Vulliemin dit avoir rencontré dans l'Appenzell un pauvre berger, d'une adresse et d'une intrépidité extraordinaires, qui, s'accompagnant de castagnettes, dansait les danses du pays sur des rochers au-dessus de l'abîme, et chantait en même temps des vers qu'il avait composés lui-même. Il y avait chez cet homme une étrange mobilité d'impressions, et, à côté d'une rare

(1) Voyez la scène du *Grütli*, à l'acte II, et un mot de Stauffacher dans la scène II de l'acte IV.

(2) Comparez avec l'expression moderne : *der tolle*, l'étourdi, le téméraire, l'insensé, le furieux.

(3) Schiller a reproduit cette réponse, dans la scène du chapeau; mais il aurait pu s'en dispenser, attendu que chez lui elle ne paraît plus suffisamment annoncée et motivée.

Handwritten signature or mark in blue ink.

énergie, une faiblesse d'esprit singulière. Il était pour les bergers ses compatriotes, qui l'appelaient le *Simple* ou le *Poëte*, un objet d'amusement et de dérision. On le força un jour de réciter des strophes qu'il avait faites, deux semaines auparavant, sur la mort de sa bien-aimée, et pendant qu'il les déclamaît, des flots de larmes lui coulaient des yeux. Ensuite, dit M. Vulliemin, on lui demanda un drame, et il joua *les derniers moments de son père*. « Tour à tour couché, et simulant le vieillard au lit de mort, puis se relevant, lui adressant des consolations, ou se parlant à lui-même, il fit entendre ce qu'il y a de plus noble, de plus touchant dans le cœur de l'homme : on eût dit la voix d'un Shakespeare perdue dans les vallées reculées des Alpes... N'en aurait-il pas été ainsi de Guillaume le *Tell* ou le *Simple* aux yeux de ses contemporains? Ne le traitèrent-ils point comme un de ces êtres condamnés à demeurer toujours enfants, puisqu'ils lui donnèrent le nom que les courtisans de Tarquin imposèrent à Brutus, avant qu'il devînt le sauveur de Rome? »

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous voyons la figure de l'archer suisse, tout à fait fruste dès le principe, se dégrossir et se modifier au fur et à mesure qu'augmente la créance en la tradition. Dans le *Drame d'Uri*, le type apparaît déjà corrigé; avec Tschudi et Jean de Müller, la métamorphose est encore plus sensible. Le paysan-héros n'est plus du tout le niais du *Livre Blanc*; il a au contraire du sens et de la finesse; c'est toujours l'homme hardi, impétueux, qui précipite la révolte des siens; mais combien d'ouvertures nouvelles a gagnées son esprit! Des deux acceptations premières du mot *Tell*, il ne justifie plus que celle qui répond à l'idée de rêverie, ou mieux d'originalité. Schiller enfin prend le personnage, et, du droit de son génie poétique, il achève de le transfigurer. Ce n'est pas qu'il le recrée de toutes pièces, qu'il invente un Tell absolument neuf; mais, en acceptant tous les traits divers du portrait transmis avec mille retouches par la tradition, il les refond avec un tel art, en accommode et en motive si bien les nuances, puis répand sur le tout un tel coloris, qu'à la place du type légendaire, mal défini, mal venu et plein de lacunes, il nous donne la peinture accomplie d'un vrai fils des Alpes.

Dans cette incarnation suprême et dernière, Tell est toujours un original, un rêveur qui agit seul et entend se suffire à lui-même. Expliquons-nous bien toutefois. Ce qu'il y a en lui de particulier, ce n'est pas qu'il fasse tous les métiers et sache manier tous les outils, qu'il soit à la fois chasseur, pilote, charpentier, qu'il répare sa maison de sa propre hache et oblige son jeune fils à raccommoder également lui-même la corde de son arc : non, en donnant à son héros toutes ces aptitudes, Schiller a moins voulu le singulariser que nous peindre un trait de mœurs helvétiques; ces paysans des hautes vallées uraniennes, comme les Anniviards et les hommes d'Hérens, dont j'ai retracé ci-dessus le genre de vie (1), sont gens propres à toutes les besognes; maint chasseur et maint père est à lui-même, toute sa vie durant, son propre maçon, son boulanger, son tailleur et son cordonnier. Dans les régions plus civilisées ou tout au moins plus ouvertes, où le travail est mieux divisé; cette habitude peut sembler bizarre, et les Allemands ont même un mot pour désigner ceux qui vivent ainsi seuls et se passent en toutes choses du concours d'autrui; ils les appellent des *Eigenbrätler*; des gens « qui cuisent eux-mêmes leur pain ». L'étrangeté de Tell en définitive est dans son esprit plus que dans ses mœurs. C'est une nature « renfermée », un contemplateur plutôt qu'un curieux; peut-être encore, au demeurant, un homme un peu borné d'entendement, n'ayant point d'idées générales, parlant peu, et en style haché, par sentences comme s'il répétait les versets inscrits au front des chalets. « Le cœur

(1) Voyez page 185.



AU SAINT-GOTHARD.

trop chargé ne s'allège point par des paroles. » — « Les maîtres violents gouvernent peu de temps. » — « Le serpent ne pique pas sans être excité. » — « Chacun ne compte avec sûreté que sur lui-même. » — « La montagne n'effraye pas celui qui y est né. » — « Qui réfléchit trop est peu secourable. » — « Au faible lui-même a été donné l'aiguillon, etc... »

Et cependant, a-t-on besoin de Tell, il est là. Ce paysan qui ne tient point à sentir les coudes du voisin, est toujours prêt à secourir autrui; on le trouve partout où il y a quelque péril à braver. Il refuse de s'associer au complot, mais il sait que, le cas échéant, on le placera où est le danger, qu'il aura la tâche la plus difficile, attendu que « chacun, dit-il simplement, est imposé selon sa fortune. » Homme de coup de main, et non de conseil, il cherche surtout la solitude, à l'heure où ses concitoyens se cherchent les uns les autres. Et pourtant une sorte d'instinct, celui de l'héroïsme, le ramène sur la place d'Altorf juste au moment où Gessler y vient de dresser le chapeau. Examinons un peu cette scène capitale de la pomme, telle qu'elle se présente dans Schiller.

De tous les épisodes constitutifs de la légende reprise par le poète, c'est assurément celui-là qui a reçu le plus de perfectionnements. Schiller l'a entouré de toutes sortes de précautions. C'est qu'il s'agissait de faire accepter des belles dames de la cour de Weimar, et la fantaisie féroce de Gessler, et la vanité guère non moins féroce de ce père qui s'expose à devenir l'assassin de son fils. Tell s'excuse d'abord, on sait en quels termes, de n'avoir pas salué le chapeau (1); mais Gessler semble ne pas l'entendre; il demeure silencieux, cherchant en lui-même de quelle façon il pourrait bien punir l'audacieux. « Tell, dit-il enfin, tu es un maître à l'arbalète; on prétend que tu ne manques jamais le but. » — « C'est vrai, monseigneur, s'écrie



LA PLACE DU TILLEUL, A ALTORF.

aussitôt le jeune Walther, mon père abat une pomme d'un arbre à cent pas. » C'est donc l'enfant lui-même qui, ingénument, suggère au bailli l'effroyable idée. Que nous voici loin de la fiction barbare du Nord, où c'est le père qui, par pure vanterie, s'enferme dans l'épreuve! Le mérite de ce trait délicat semble, il est vrai, revenir à Gœthe. « Schiller, toujours audacieux, dit l'auteur de *Faust*, éprouvait de la répugnance à motiver les actes de ses personnages. Je me souviens de la lutte que j'eus à soutenir contre lui à l'occasion de son *Guillaume Tell*. Il voulait que Gessler cueillît une pomme, qu'il la posât sur la tête de l'enfant, et ordonnât à Tell de l'abattre. Je ne pouvais y consentir, et

(1) Disons en passant que le lieutenant de l'empereur à Altorf, en faisant ainsi planter le chapeau sur la place du bourg, ne commettait nullement, comme on l'a répété d'après Voltaire, une innovation bizarre et odieuse en fait de tyrannie : le chapeau, comme la bannière, était un signe féodal et militaire. Planter le chapeau signifiait, dans l'ancien droit germanique, convoquer le peuple aux assises ou pour la guerre. Aussi l'étonnement que manifestent les personnages de Schiller à la vue de cet emblème est-il encore un petit accroc fait à la vérité historique.

j'engageai Schiller à motiver du moins cette cruauté, en faisant dire à l'enfant que son père était si adroit qu'il frappait d'un coup de flèche une pomme à cent pas. Schiller résista d'abord, puis finit par céder à mes instances. »

Ce ne fut sans doute point la seule collaboration qui intervint, pour la pièce, entre les deux poètes. Nous savons que Gœthe avait conçu avant Schiller le projet de chanter la légende de Tell. Il voulait en faire, non pas un drame, mais une épopée, dans le genre d'*Hermann et Dorothee*, qu'il venait justement d'achever. Il s'était même livré à toutes les études préparatoires que commandait l'œuvre ; à trois reprises il avait visité les pays de Schwytz et d'Uri ; il avait lu et relu les chroniques. Le poème, tant caressé, resta cependant à l'état de rêve au fond de son cerveau ; chaque jour, quelque idée nouvelle prenait les devants ; puis le moment vint où Schiller, enflammé à son tour pour le même sujet, entreprit de broser sa grande toile, si bien que Gœthe, en proie à d'autres incubations, débordé par sa propre fécondité, la plus étonnante qu'on ait jamais vue, sacrifia de bonne grâce sa pensée première, que le temps d'ailleurs avait refroidie, et ne songea plus qu'à suivre avec une sollicitude passionnée et toute fraternelle l'éclosion de l'œuvre de son jeune ami.

Mais revenons à la scène de la pomme. Bien que Schiller se soit inspiré, non pas seulement des récits de Tschudi et de Müller, mais encore de l'antique ballade, au point même de lui avoir emprunté quelques vers à peu près textuels, il y a cependant un trait charmant qu'il a omis de prendre, je ne sais pourquoi, au vieux *Tellenlied*. Gessler demande à l'archer, avant de le soumettre à l'horrible épreuve, lequel de ses fils il aime le mieux. — « Tous deux me sont également chers, » répond le paysan. Le bailli ne se contente pas de cette parole ; il insiste ; de sorte que Tell finit par dire : « Eh bien, puisque vous tenez à le savoir, c'est au plus jeune que je fais le plus de caresses. » Gessler dès lors est fixé ; ce sera le plus jeune qui servira de cible. De ces deux réponses, Schiller a bien recueilli la première, mais la seconde, d'une naïveté si pleine de délicatesse, s'est trouvée, hélas ! perdue pour son drame.

Un autre épisode fort travaillé et retravaillé par le poète, c'est celui du chemin de Küssnacht. Le coup de flèche qui tue le bailli a beau n'être pas de l'invention de Schiller, on voit que celui-ci se bat les flancs pour arriver à rendre acceptable, par devant la cour de Weimar, cet attentat contre l'autorité. Non content d'avoir fait de Gessler un tyran exceptionnellement odieux et cruel, il consacre en quelque sorte tout le cinquième acte à plaider les circonstances atténuantes du meurtre. De là d'abord le long monologue de Tell parmi les fourrés de la *Hohlegasse*. Le héros d'Uri utilise son moment d'attente au bord de la route pour se démontrer à lui-même la légitimité de l'action qu'il médite. Il évoque une à une toutes les scènes du passé : il vivait tranquille et sans souci ; son arbalète n'était dirigée que contre les bêtes de la forêt ; ses pensées étaient pures de meurtre... « De meurtre, soit, si meurtre signifie homicide, observe ici fort judicieusement un écrivain suisse déjà cité ; de sang, non pas. Tout ce qui vole, tout ce qui rampe, tombait sous sa flèche, qui portait la mort au fond des solitudes les plus ignorées. Et au moment de célébrer cette redoutable innocence, le génie compatissant du poète semble avoir été pris de quelque scrupule ; il évoque des entrailles même de la terre une divinité protectrice, en faveur de ces pauvres animaux, les vrais innocents, pour lesquels brille aussi le soleil du bon Dieu (1). » Mais suivons le fil des pensées de Tell. « A force d'épouvante, on l'a fait sortir de son calme ; on

(1) C'est effectivement le sujet de la ballade de l'*Alpenjäger* (le Chasseur des Alpes) que Schiller composa au moment même où il travaillait à son *Guillaume Tell*.

a chargé d'un venin bouillonnant le cours paisible de ses idées ; on l'a habitué aux choses monstrueuses ! Certes, celui qui a pris pour but la tête de son enfant peut aussi viser le cœur d'un ennemi. Les pauvres petits êtres, les innocents, l'épouse fidèle, il faut bien les mettre à couvert de la rage du bailli... Tell d'ailleurs en a fait le serment, c'est une dette sacrée, il veut l'acquitter... Sans doute, Gessler est son seigneur et l'avoué de l'Empereur ; mais l'Empereur ne se serait pas permis ce que son subalterne s'est permis. Il l'a envoyé dans ce pays pour y rendre la justice..., non pour y commettre impunément toutes les cruautés... » Poétiquement, tout le passage est d'une grande beauté ; c'est un vrai monologue



HOSPICE DU SAINT-GOTHARD.

shakespearien. Tell, fatigué d'attendre, s'assoit sur le banc de pierre au bord de la route, et pendant un instant son regard se perd en des perspectives fuyantes et lointaines. Le montagnard ivre d'espace reparait en lui. La gent des passants et des voyageurs aux souliers poudreux sollicite sa curiosité. Sur ce sentier par où il guette « un gibier d'élite », chacun file rapidement et sans s'arrêter : le trafiquant au front soucieux et le pèlerin trousse pour la marche, le pieux moine, le bandit sinistre et le gai ménétrier, le balandron avec son cheval lourdement chargé qui revient de lointains pays, car tout chemin mène au bout du monde... Tous poursuivent leur route pour aller à leurs affaires..., et son affaire, à lui, Tell, c'est le meurtre !

Et non-seulement, remarquez-le bien, Schiller nous explique préalablement et par le menu pourquoi son héros va tuer Gessler, mais encore il a soin de nous montrer une dernière fois le bailli

sous son aspect le plus haïssable; il associe en outre implicitement à l'action vengeresse de l'archer une pauvre femme du Rigi, dont le mari, en prison depuis cinq mois, attend toujours qu'on le juge; ce sont donc comme deux fantômes justiciers qui se dressent en même temps sur le chemin creux en face de Gessler. Que dis-je? c'est le peuple même des Waldstetten qui riposte avec eux à une suprême provocation du tyran. L'épouse fidèle, la faible innocence, que Tell tout à l'heure jurait de défendre, les voilà devant lui, témoignant à point, en la personne d'Amgart la suppliante, couchée avec ses enfants en travers de la route. Et quelle est la dernière parole d'Amgart? « Oh! que ne suis-je un homme! » Et quel est le mouvement dernier du bailli? de pousser son cheval, en proférant de nouvelles menaces.... A ce moment, siffle la flèche libératrice.

Est-ce assez plaidé pour l'acte sanglant dont des « mains pures », comme dit Stauffacher, sont destinées à recueillir le fruit? Non. De retour chez lui, Tell y trouve ce fameux duc Jean, Jean le Parricide, qui vient, lui aussi, de commettre un meurtre au bord de la Reuss (1). Avec quelle horreur l'archer éloigne du maudit sa femme Hedwige et ses deux enfants! Lui-même se recule de son contact comme d'une souillure. Le faux moine n'est qu'un assassin, un vulgaire criminel de l'ambition, un lâche profanateur des droits de la nature. Tell, lui, a vengé ce qu'il y a de plus sacré au monde; il a défendu la tête chérie de ses enfants et protégé le sanctuaire du foyer. Dieu et l'humanité le déclarent absous. Que les Weimariens se le tiennent pour dit : entre lui et le meurtrier de l'empereur Albert, il n'y a aucune parité possible.

V

Et maintenant, quelle conclusion devons-nous tirer jusqu'à nouvel ordre de ce double exposé de l'histoire et de la légende? Tell a-t-il existé? Rien, à coup sûr, n'empêche de le croire. Le débat véritable est plutôt sur le rôle qu'il convient de lui attribuer. A n'en juger que par le silence des contemporains, ce rôle a dû être très-modeste. Vous plaît-il cependant d'admettre un fonds primitif de tradition, qui se serait ensuite accru d'un certain nombre d'éléments étrangers, parmi lesquels figure à coup sûr et en première ligne le trait de la pomme, voici, ce semble, à quelle hypothèse on peut s'arrêter.

Peu de temps après la première alliance des Forestiers, c'est-à-dire vers la fin du treizième siècle, les baillis autrichiens ayant commis différents excès dans les Vallées, quelques citoyens marquants d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden, crurent nécessaire de se concerter, en vue de l'avenir, dans un conciliabule clandestin, soit au Grütli, soit ailleurs. A la même époque, un montagnard, Guillaume d'Uri, homme d'une hardiesse un peu inconsidérée, s'était mis à parcourir le pays, excitant le peuple à secouer le joug de ses oppresseurs. Peut-être cet impétueux citoyen avait-il été, lui aussi, de l'entrevue nocturne sur la prairie; mais quant à conduire en chef le mouvement national qui se préparait, c'était là un genre de présidence auquel son ardeur bouillante le rendait peu propre. Sur l'entrefaite, l'avoué de Schwanau (et non de Küssnacht, comme le disent Schiller et les autres) s'en vient à Altorf, et, soupçonnant peut-être quelque complot, veut mettre à l'épreuve l'obéissance du peuple uranien, en faisant planter le chapeau, et en

(1) Voyez page 638.

réclamant l'hommage de chacun à ce signe officiel de l'autorité. Les conjurés, gens circonspects, et dont le plan est d'ailleurs tracé, ont soin de se tenir à l'écart ou de saluer l'emblème de suzeraineté ; mais un paysan à la tête plus chaude s'y refuse : c'est Guillaume Tell. Immédiatement, il est arrêté, et on le jette enchaîné dans une barque, pour être transféré à Brunnen, et de là, par terre, à Schwanau. Une tempête éclate durant le voyage sur le lac. L'émérite archer, connu également pour un bon pilote, est délivré de ses liens et chargé de conduire l'embarcation. Au lieu de ramer jusqu'à Brunnen, il accoste en route au rocher appelé la Tellsplatte, et, déjouant d'un geste rapide la surveillance de Gessler et de ses séides, affolés d'ailleurs par la peur, il s'élance à terre, décoche du rivage sa flèche au tyran, puis, gravissant l'Axenberg (il n'y avait pas alors d'Axenstrasse), court à Brunnen annoncer aux Schwytzois ce qui s'est passé. La nouvelle se répand aussitôt, et cette fin inopinée de l'avoué impérial a pour résultat naturel de hâter, contre le dessein des hommes du Grütli, l'insurrection collective des Vallées.

Là se borne le rôle le plus vaste et le plus actif qu'il semble permis d'assigner au fameux paysan d'Uri ; encore peut-on croire que cette hypothèse élargit bien au delà de la vérité le cadre de ses exploits personnels. Peut-être le héros populaire avait-il seulement, je le répète ici, fixé l'attention momentanée de ses compatriotes par quelque acte ou quelques actes d'intrépidité, absolument étrangers au complot et ne se rattachant au grand mouvement national de l'époque que d'une façon indirecte et fortuite. Mais si, sans avoir en réalité jamais tué aucun bailli autrichien, le hardi montagnard de la légende a seulement eu la gloire de braver le premier, d'une manière ouverte, une tyrannie chaque jour plus odieuse, on comprend fort bien que le peuple, en son enthousiasme, ait paré de plus en plus sa mémoire comme il eût fait de l'image d'une madone ; on comprend que tandis que l'histoire recueillait ou repêchait, si l'on aime mieux, au cours troublé des vieilles traditions les noms ou le souvenir de certains citoyens notables, représentant l'effort insurrectionnel sous sa face politique et disciplinée, le peuple, de son côté, ait été reprendre dans la vaporeuse pénombre d'un temps où le mythe se confond avec la réalité le personnage qui répondait le mieux à l'idéal concret de ses rêves (1). Chaque siècle a donné en passant son coup de ciseau dans la figure, d'abord assez brute, que contenait la gangue originaire, et c'est ainsi que le personnage de Tell a fini par se détacher dans tout son relief et par prendre rang au-dessus des vrais fondateurs de l'Alliance. Et non-seulement le nom du héros, *Tell* (le Simple), a perdu en Suisse son sens primitif, mais il y est devenu dans la langue du peuple synonyme de celui de *libérateur* (2). Une tradition fort en honneur chez les gens d'Uri veut qu'il existe quelque part, dans la région montueuse et sauvage que baigne le lac des Quatre-Cantons, une caverne où les libérateurs du pays, nommés « les trois Tells (3) », dorment depuis des siècles, revêtus de leur antique costume. Si jamais la patrie en péril réclamait encore une fois l'aide de leurs bras, ils reparaitraient pour sauver de nouveau la liberté. Le hasard seul peut faire découvrir l'entrée de cette caverne. Un jour, dit-on, un pâtre égaré à la recherche d'une de ses chèvres pénétra dans la grotte mystérieuse. Au bruit de ses pas, Tell le véritable, c'est-à-dire l'archer, leva la tête : « Quelle heure est-il sur la terre ? » demanda-t-il à

(1) La légende dit que Tell périt en 1350 en essayant de sauver un enfant qui se noyait dans le Schächenbach, torrent qui arrose sa vallée natale. Il serait donc mort en héros comme il avait vécu. Il y a là-dessus une très-belle pièce de vers de Uhland, *Tellstod* (la Mort de Tell).

(2) Voyez ce qui a été dit ci-dessus à propos de la révolte de l'Entlibuch.

(3) On remarquera que c'est Walther Fürst qui, dans la version populaire, se trouve dépossédé, au profit de Tell, de sa gloire de premier confédéré. Dans le triumvirat légendaire, Uri, ne pouvant fournir qu'un seul personnage, a substitué à Fürst l'archer de Bürglen.

l'arrivant. Le berger répondit en tremblant : « Le soleil est fort haut. » — « Bien, dit Tell, notre heure n'est pas encore venue », et il se rendormit. Depuis lors, ajoutent les gens, nul n'a jamais pu retrouver la caverne.

La conclusion de la conclusion, la voici, je pense. Il n'y a pas un peuple sous le soleil dont les origines ne se présentent parées du prestige poétique de la légende. En toute contrée, les faits et gestes des premiers ancêtres ne parviennent aux petits-fils que portés sur les ailes du rythme et du merveilleux ; mais quand une fiction d'abord vague finit par prendre à travers les siècles une netteté de plus en plus grande, jusqu'à devenir comme un miroir où toute une nation se peut reconnaître, soyez sûr qu'au fond de cette fiction se trouve le reflet lumineux du vrai. Ainsi en est-il, plus que pour toute autre, de la tradition de Guillaume Tell. Authentique ou non, elle reste frappée à une effigie dont il est impossible de méconnaître la valeur et la pureté historiques. Que Tell ait, oui ou non, existé, le héros tout entier n'en respire pas moins dans les annales suisses des temps primitifs ; c'est son âme qui les pénètre, qui les remplit, qui les vivifie, de telle sorte que le critique lui-même, au sortir de sa longue enquête, se découvre, ému et respectueux, devant les ruines de la grande légende, et ne peut s'empêcher de répéter les paroles du poète :

*« Erzählen wird man von dem Schützen Tell,
So lange die Berge steh'n auf ihrem Grunde. »*

« Tant que les Alpes tiendront sur leurs bases, — il sera parlé de Tell l'archer. »



TABLES



TABLE DES GRAVURES

DU TOME PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Genève : monument de Jean-Jacques Rousseau.	1
Les cachots de Chillon.	3
Genève : traversée du Léman en face de Cologny.	4
Château de Chillon.	5
Site du Salève.	7
Genève : vue prise du quai du Mont-Blanc.	13
Genève : maison dite de Jean-Jacques Rousseau.	15
Genève : effet de nuit.	17
Calvin mourant.	25
Genève : l'Académie.	31
Armes de Genève.	32
L'Escalade.	33
Genève : vue prise du petit Sacconnex.	35
Genève : monument national.	38
Coupe du Salève.	40
Bords de l'Arve.	41
Près de Sallanches.	41
La Tête-Noire.	42
Le glacier des Bossons et le Mont-Blanc.	43
Le Chapeau.	46

Mon cantonnier.	47
La Mer de Glace et le Mont-Blanc.	49
A Chamonix	52

CHAPITRE II

Site des bords du Léman.	53
Nyon.	54
Villa Rothschild près de Prégny.	55
Château de Vufflens.	57
Écolier.	58
Écolière.	59
Jeune Vaudoise.	60
Scène de l'âge lacustre.	61
Lausanne : vue du Grand-Pont.	67
Lausanne et la vue du lac.	69
Lausanne : le Signal.	70
Lausanne : église Saint-François.	72
Lausanne : intérieur de la Cathédrale.	73
Château de Coppet.	75
Rives du lac près d'Évian.	76
Ouchy.	77
Coches d'eau.	78
Meillerie.	79
Pêcheurs du Léman.	80
Rivage entre Meillerie et Saint-Gingolph.	81
Exécution du major Davel.	83
Sur le lac.	84

CHAPITRE III

Vevey : scène du port.	85
Fromagerie	88
Vendange vaudoise.	90
Vevey : le château Couvreu.	95
Vue générale de Vevey.	97
Vevey : quai d'embarquement.	99
Vevey : fête des vigneron.	101
Clarens.	103
Bosquet de Julie.	104
Gorge du Chaudron près de Montreux.	105
Église de Montreux.	106
Une rue à Montreux.	107
Glion.	108
Ponton près de Montreux.	109
Bex : entrée des Salines.	110
Route de Bex.	112
Massonger.	115
La Vièze près de Monthey.	116
Saint-Maurice en Valais.	117
La Dent du Midi, vue de Vevey.	120

CHAPITRE IV

Moulin du Valais.	121
Cascade de Pissevache.	123

TABLE DES GRAVURES.

703

Gorges du Trient.	127
Un guide.	130
Ascension par la pluie.	131
Contrebandiers dans la montagne.	133
Le Grand Saint-Bernard.	135
Sauvetage au Saint-Bernard.	136
Chiens du Saint-Bernard.	137
Retour du troupeau.	145
Type d'habitation valaisanne.	147
Village valaisan.	149
Le <i>burg</i> de Saxon.	150
Moulin à scie.	154
Flottage.	157
Sur l'alpe.	160
Troupeau aux mayens.	161
En forêt.	164

CHAPITRE V

Site des environs de Sion.	165
Valais : la veille de la Fête-Dieu.	167
Chapelle aux mayens de Sion.	169
L'école en promenade.	170
Sion : château Valéria.	172
Marché à Sion.	175
Soldat suisse du temps des guerres du Milanais.	177
Vue générale de Sion.	179
Le cardinal Mathieu Schinner.	181
Près de Sion.	183
Pyramides d'Useigne.	184
Au pic d'Arzinol.	187
Chaletier alpestre.	189
Valet de pâtre.	190
Dans la tourmente.	191
Chevriers.	193
Arrivée au chalet du pâtre.	194
Nuage de montagne.	197
Un orage dans la vallée du Rhône.	201
Diligence fédérale.	204

CHAPITRE VI

Caravane de transport : le mauvais pas.	205
Faucheuse d'Évolène.	208
Repos des faucheuses de foin sauvage.	209
Ermitage de Longeborgne.	211
Chasseurs de chamois à l'affût.	212
Loèche et la Gemmi.	218
Viège et le Balfrin.	219
Site de la vallée de la Viège.	220
A Taesch.	223
La pyramide du Cervin.	224
Zermatt.	225
Le Cervin et le lac du Riffel.	227
Le Mont-Rose : vue prise de l'hôtel du Riffel.	229
Les Jumeaux : Castor et Pollux.	231

Ascension du Cervin : le dernier effort d'escalade.	232
Le Mont-Rose et ses satellites.	236
Brieg : l'Hôtel de ville.	237
Route du Simplon : la douane d'Isella.	238
Hospice du Simplon.	239
Auberge alpestre dans la neige.	240
Du haut de l'Eggischhorn.	241
A la Furka.	242
Glacier du Rhône.	245
Glacier de l'Unteraar.	249
Table de glacier.	252
Crevasse du glacier du Rhône.	254
Postes fédérales (service d'hiver).	256

CHAPITRE VII

Kandersteg : l'hôtel Victoria, la Blümlisalp et le Doldenhorn.	257
Le col du Rawyl.	258
Le dimanche au Sanetsch.	259
La croix du Rawyl.	261
Une piscine à Loèche-les-Bains.	262
Les Échelles près d'Albinen.	263
Vue sur la vallée de Loèche.	264
Passage de la Gemmi.	265
Le lac de Daube.	266
Chute de la Kander.	267
Berne : la Kesslergasse.	268
Au pont de la Nydeck.	270
Cours supérieur de l'Aar.	271
La terrasse du Schänzli.	273
Vue générale de Berne.	275
Une place à Berne.	279
Berne : le marché aux fruits.	280
Berne : la cathédrale et le monument du comte d'Erlach.	282
Berne : fontaine de la Justice.	284
Berne : fontaine du Mangeur d'enfants.	285
Berne : vue prise du pont du chemin de fer.	289
La promenade de l'Engi, près de Berne.	292
Berne : tour de l'Horloge.	293
Berne : touristes devant la tour de l'Horloge.	295
Albert de Haller.	296
Berne : la fosse aux ours.	298
Berne : l'Hôtel de ville.	299
La salle du Conseil au Palais fédéral.	300
Berne : le Palais fédéral.	301
Écusson de Berne.	303

CHAPITRE VIII

Forgerons de Langnau.	305
Berthoud.	307
Le château de Berthoud.	309
Albert Bitzius (Jérémie Gotthelf).	311
Paysanne du canton de Berne.	313
Les bains de Gurnigel (canton de Berne).	315
Chalets bernois.	317

gagé de toute abréviation, de toute citation qui pourrait arrêter les lecteurs peu familiers avec les œuvres d'érudition; tout l'appareil scientifique a été rejeté dans les notes, au bas des pages, où chacun pourra trouver indiqués les textes des écrivains anciens, les observations des modernes, les monuments découverts jusqu'aux temps les plus récents, qui peuvent jeter quelque lumière sur le sujet traité; enfin, pour ceux qui ne se contentent pas des notions résumées que doit fournir un dictionnaire, les notes et la bibliographie placée à la suite contiennent l'indication des ouvrages spéciaux, des mémoires des académies et des sociétés savantes, des dissertations publiées tant en France qu'à l'étranger, qui leur permettront de pousser aussi loin qu'ils le voudront leurs études. Cependant il y avait un choix à faire dans les citations : il est aussi facile de les multiplier pour certains sujets, qu'il est malaisé pour certains autres d'en trouver sur lesquelles on puisse fonder un commencement de science. On a dû se restreindre aux témoignages les plus significatifs pour les premiers et admettre largement toutes les indications utiles pour les seconds.

Les figures, qui sont nombreuses, sont toutes puisées aux sources antiques, soit que les desseins aient été faits directement d'après les monuments, soit qu'ils aient été pris dans des ouvrages qui les reproduisent fidèlement. Il suffira d'un regard jeté sur ce livre pour s'apercevoir que les gravures n'y sont pas de pures illustrations, mais des preuves à l'appui de ce qui est allégué dans le texte : « Selon moi, a dit l'illustre Winckelmann, ce sont les images « mêmes qui doivent décider du sens des passages des livres des anciens qui, exposant des choses connues dans ces « temps-là, ne sont jamais aussi clairs qu'il le faudrait pour les bien entendre dans des siècles où les usages et « les mœurs ont totalement changé. »

Les noms qui servent de titres aux articles sont ceux qui répondent naturellement au titre du dictionnaire, c'est-à-dire qui désignent toutes les choses de la vie publique et privée des anciens. On n'y trouvera pas de noms d'hommes ni de lieux, parce qu'on n'a pas voulu y mettre ce qui se trouve déjà dans les dictionnaires d'histoire et de géographie; on ne s'est pas davantage proposé de faire un dictionnaire de mythologie; il n'y faut donc chercher que les noms des dieux et des héros dont les types et les légendes ne devaient pas rester sans explication à côté d'articles qui parlent de leur culte, de leurs fêtes et d'objets de toutes sortes où ils se trouvent représentés.

On a aussi indiqué, mais avec plus de réserve et sans admettre des faits encore mal établis, ce que l'on sait avec quelque certitude sur les Étrusques et sur les autres peuples de la Grèce et de l'Italie moins connus que ne le sont Rome et Athènes, et quand cela était nécessaire, même sur les voisins qu'elles appelaient barbares, dont l'empreinte est quelquefois visible dans la civilisation des grandes nations classiques.

Tous les articles sont signés par leurs auteurs : on remarquera les noms de membres de l'Institut, de professeurs éminents de l'Université, de savants connus par des travaux spéciaux, qui ont bien voulu nous prêter leur concours avec le désintéressement qu'il faut pour enfermer dans un court article de dictionnaire les résultats de longues et laborieuses recherches.

LE DICTIONNAIRE

DES ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES

SE COMPOSERA D'ENVIRON VINGT FASCICULES

Chaque fascicule comprendra 20 feuilles d'impression et contiendra un grand nombre de gravures

LE SIXIÈME FASCICULE EST EN VENTE. PRIX DE CHAQUE FASCICULE, BROCHÉ : 5 fr.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.